

Gérard Baudin, Sabine Dupuy

LE VILLAGE AMBIGU

DES VOISINS DE LA VILLE

Les résultats des dernières élections municipales de mars 2001 ont donné lieu à nombre de commentaires explicatifs faisant référence à la notion de proximité. Ainsi, aux déclarations des politiques qui invoquaient la demande de proximité des citoyens répondaient les questionnements ou raisonnements des médias sur l'éloignement des appareils. Certains mauvais résultats du parti socialiste et du parti communiste étaient souvent imputés à l'absence de « proximité », à un décalage entre des préoccupations ordinaires et un monde politique qui semblerait s'éloigner de plus en plus de celles-ci. A contrario, certains maires auraient été réélus parce qu'ils seraient restés « proches du terrain » et des problèmes quotidiens des gens.

Cette invocation de la proximité, qui a ici pris la forme d'un slogan et d'un principe explicatif, n'est pas pour autant nouvelle. La politique de la ville menée lors de ces dernières années fait largement usage de cette notion sur le mode incantatoire – police de proximité, équipement de proximité, gestion de proximité, etc. – comme s'il s'agissait là d'un remède miracle aux maux supposés gangrener la ville contemporaine. Ces maux seraient provoqués par la trop grande distance entre les individus, entre les institutions et les citoyens, entre ces derniers et les services qu'ils seraient en droit d'attendre, entre leurs attentes et les réponses déphasées par un délai souvent trop long.

La demande de proximité qui émanerait de la population – à moins qu'il ne s'agisse d'une offre de proximité, réponse préconstruite à partir de besoins ainsi catégorisés –, concernerait l'ensemble de la vie sociale et n'en laisserait rien échapper : pas plus nos relations à l'autre, qu'au temps ou à l'environnement. Ne parle-t-on pas de patrimoine de proximité ? Les conséquences d'un tel mode de gouvernement ont déjà fait l'objet de commentaires critiques : en privilégiant l'immédiateté, l'absence de différé, ne risque-t-on pas de réduire la mise à distance nécessaire pour que puisse s'élaborer du symbolique, une caractéristique consubstantielle au politique ?¹

L'allégorie du village

À cette supposée demande de proximité, à laquelle les réponses proposées seraient à même de guérir la ville, pourrait correspondre une figure concrète, « un déjà-là », une forme socio-spatiale maintes fois invoquée par des habitants pour célébrer la qualité de leurs relations dans un environnement urbain réputé anonyme, voire hostile, comme c'est le cas dans les cités HLM dégradées. Cette figure spatialisée d'un vivre ensemble idéal s'imposerait avec toute la force de l'évidence, en convoquant une antonymie commune, la ville comme lieu de l'anonymat, de la solitude et du conflit, opposée à la campagne comme lieu de la fraternité, de la solidarité et de l'harmonie, que celle-ci concerne le rapport aux autres ou à la nature.

Le village n'aurait plus à faire preuve de son efficacité en tant que modèle d'adéquation entre cadre physique et relations sociales, modèle d'appropriation d'un espace. Allégorie de l'harmonie, parangon de la réconciliation d'oppositions récurrentes telles que nature/culture, tradition/modernité, travail/loisir, famille/société, frustration/désir... La prolifération de cette référence dans de multiples domaines (« village d'entreprises », label « village hôtel » pour des hôtels bon marché périphériques, « Village Telecom », projet de « Village-Services » de la RATP...) doit-elle être interprétée comme une garantie de services, de convivialité, d'efficacité rapportée à une échelle de dimension maîtrisable et, pourquoi pas, d'un entre-soi ?

Cette figure aux accents archaïques pourrait alors fort bien être réinvestie – et pas seulement sur le mode

1. Cf. l'article de Z. Laidi, « Le politique en état d'urgence », *Libération*, 19 septembre 2001. D'une manière plus générale, voir aussi les analyses de P. Bourdieu lors de son cours au Collège de France « À propos de l'État » (1990-1992), reprises pour partie dans son livre *Raisons pratiques* (1994), Paris, Le Seuil, chapitre 4.

publicitaire² – par le politique comme cadre prédéfini d'une mise en application de la proximité dans un milieu urbain supposé pathogène. De la sorte, tout se passerait comme si, *via* une correspondance miraculeuse, la représentation citadine du village, comme territoire idéal, offrait au politique la « niche » socio-spatiale venant légitimer la rhétorique de la proximité.

Un village en ville ?

Les résultats d'une étude récente faite sur la perception que les habitants de Rouen pouvaient avoir de leur ville³ sont à même d'éclairer les remarques précédentes et de livrer matière à des réflexions plus générales. En effet, parmi les images que nous avons pu reconstruire à partir des déclarations de quelques habitants, l'une d'elles a particulièrement retenu notre attention. Cette image est fabriquée à partir d'un



Place de la Croix-de-Pierre.

emboîtement de traits qui visent un même lieu. Un premier ensemble de ces caractéristiques le font apparaître comme un quartier populaire, certes en mutation, mais légataire d'une spécificité rouennaise, « vivant », « commerçant », « sympa », « familial ». Si plusieurs « promeneurs »⁴ nous ont emmenés sur ce lieu auquel ils sont attachés et qu'ils désignent comme « quartier », trois d'entre eux se sont saisis de ces caractéristiques pour qualifier ce lieu de « village ».

Comment émerge la notion de village dans les discours de ces promeneurs ? Quelle est ici la logique de cette construction ? Quels sont les arguments développés ? Quelles références permettent de mieux comprendre les allusions à ce village qui correspondrait à de proximité réalisée dans un cadre urbain, le fût-elle sur un monde fantasmatique ?

Dès maintenant, il est important de préciser que la méthode choisie pour mener cette étude supposait un parti-pris qui ne consistait pas à construire des images représentatives de la ville de Rouen, vue et « évaluée » par ses habitants⁵, et ce de manière quantitative, mais de révéler les processus de construction de certaines images manipulées – dans tous les sens du terme – par les vingt personnes interviewées et d'en analyser les référentiels. C'est par l'analyse de l'entièreté du corpus que constituent ces trois discours que l'on peut prétendre ouvrir des pistes de réflexions. C'est également dans ce sens qu'il faut comprendre l'attention portée à un lieu précis, qui prend une valeur exemplaire dans le cadre de cette étude et du corpus analysé.

Ce lieu vers lequel convergent les pas des promeneurs est un ancien faubourg populaire, réputé mal famé, situé à l'est de la ville. Il s'agit d'un secteur désigné soit comme le quartier Saint-Hilaire, soit comme celui de la Croix-de-Pierre. C'est cette dernière appellation que nous utiliserons ici. Il a été affecté par des opérations de rénovation et de réhabilitation dans un bâti ancien, quelquefois très dégradé⁶. Subsistent des vestiges, souvent préservés et entretenus, de la ville

2. Cf. Les affiches de la campagne électorale de F. Mitterrand de 1981 « la force tranquille ».

3. G. Baudin et S. Dupuy, (2000), *Rouen, en long en large et à travers. Pratiques et représentations de la ville de Rouen*, Medina et Ville de Rouen, avril 2000, 223 p. plus annexes, rapport ronéoté. Cette étude, effectuée à la demande du service municipal de prospective urbaine, visait à produire une connaissance fine de la perception que les rouennais pouvaient avoir de leur ville, de la manière dont ils s'en servaient, s'en emparaient, la pratiquaient. Le principal matériau qui a été recueilli et exploité pour répondre à cette commande était issu de quatre approches complémentaires :

- des « promenades » proposées par des habitants invités à nous « montrer leur ville » ;
- des interviews non directives visant à leur faire préciser leur définition de la ville en général et de Rouen en particulier et à expliciter le choix de leur itinéraire ;
- une analyse spécifique de deux secteurs afin de mesurer la perception des changements liés à l'action municipale en matière d'intervention urbanistique ;
- enfin, des observations systématiques de lieux évoqués par les « promeneurs », que ces lieux soient emblématiques ou problématiques, chéris, admirés ou critiqués.

4. Terme par lequel nous désignerons désormais les personnes nous ayant « montré leur ville ».

5. À l'instar des palmarès de villes publiés régulièrement dans la presse hebdomadaire.

6. C'est probablement en raison de sa situation de faubourg et de la dégradation de son bâti qu'une photo de ce quartier est présente dans l'article de P. Le Moigne, « La faute au faubourg ? » in *Annales de recherche urbaine*, n° 73, décembre 1996.

ancienne : maisons à pans de bois, maisons de teinturiers, façades sculptées, bâtiments religieux ainsi qu'une fontaine, la Croix-de-Pierre, datant du XVe siècle. Comme en écho à ce patchwork bâti, ce secteur accueille une population hétéroclite. Y résident et se côtoient ainsi professions libérales et intellectuelles, étudiants, artisans et commerçants, employés, ouvriers, indigents et clochards, rouennais de longue date, ruraux arrivés plus récemment, immigrés, personnes âgées, personnes seules, jeunes couples, familles... La particularité, la « célébrité » de la Croix-de-Pierre, pour reprendre l'expression d'un promeneur, seraient dues aux horaires d'ouverture peu habituels de la plupart de ses commerces⁷. Pour achever cette brève présentation, il faut remarquer que ce secteur semble clairement délimité : à l'ouest et à l'est par deux carrefours importants (la place Saint-Vivien et le carrefour Saint-Hilaire), au sud par l'emprise du CHU Charles Nicolle, la limite nord étant moins lisible. Selon les promeneurs, ce quartier se démarquerait de la sorte respectivement de la ville-centre, touristique à l'ouest et d'autre part à l'est, du faubourg suivant, qui s'étire vers la commune ouvrière de Darnétal.

Le village où « il y a tout ce qu'il faut »

« C'est un quartier que j'ai habité pendant vingt ans, un quartier que j'aime bien parce que j'ai l'impression que dans ce quartier-là, il y a tout, il y a tout ce qu'il faut [...]; il y a les écoles, le conservatoire, une bibliothèque, un stade, des aires de jeux, les commerçants qui sont des commerçants indépendants... C'est vraiment une vie de quartier, c'est comme... un gros village quoi. »

Une promeneuse tient ce propos en guise d'introduction à son parcours qui s'est, par choix, limité à ce secteur⁸. L'image du village est utilisée pour décrire et valoriser ce quartier.

De fait, il s'agit d'une transformation remarquable du signifié du mot village. Car le « tout ce qu'il faut » évoqué par cette personne, originaire d'un petit bourg du pays de Caux, renverrait plutôt aux attributs de la ville, comme elle le dit elle-même dans les commentaires qui ponctuent le trajet auquel elle nous a conviés.

Cet itinéraire, elle l'a choisi à dessein pour nous montrer les ressources de ce secteur qu'elle habitait encore récemment et qu'elle continue de fréquenter assidûment pour ses équipements scolaires, culturels, ses services, ses espaces publics. Elle y apprécie aussi les traces visibles d'une histoire non muséifiée mais, pour elle, encore préservée, non exclusive de la présence de bâtiments contemporains :

« il y a un petit peu de tout... » Elle déclare : « j'ai choisi ce qui semblait concilier les avantages de la ville, vous montrer ce qu'il peut y avoir d'agréable dans une

ville. » Elle nous explique que « pour les enfants du quartier, il y a le circuit : la crèche, la maternelle, l'école primaire, le collège Fontenelle, le lycée, un peu comme dans une petite ville. »

Il paraît intéressant de revenir brièvement sur la biographie de cette promeneuse pour comprendre le sens des transpositions qu'elle opère entre le village et la ville, entre « il y a tout ce qu'il faut » et le « c'est comme un gros village » qui s'emboîtent dans l'allusion à « la vie de quartier ». Il faut savoir que la ville, d'abord Yvetot puis Rouen, a été pour cette immigrée de l'intérieur le lieu de son affranchissement par rapport au village,



À l'est, le bout du « village », le carrefour Saint-Hilaire.

un bourg rural où elle a vécu jusqu'à l'âge de dix ans. Âgée aujourd'hui d'une quarantaine d'années, notre promeneuse le rappelle en ces termes :

« j'ai été la première du village à aller au collège, ça a été un grand tournant pour ma famille et pour le village, j'ai demandé à être pensionnaire... »⁹.

7. Les commerces de la Croix-de-Pierre (boulangeries, charcuteries, boucheries, bars...) seraient, depuis des décennies, restés ouverts tard le soir et la journée du dimanche sans que cela soit imputable à l'origine ethnique des commerçants comme c'est habituellement le cas dans de nombreuses villes (épiciers kabyles et djerbiens).

8. Son itinéraire, d'une longueur d'environ un kilomètre, s'est effectué, à sa demande, à pied et a duré presque deux heures. L'itinéraire d'autres promeneurs, suivant le même mode de déplacement, a décrit un parcours de presque quatre kilomètres, alors que d'autres habitants sélectionnés ont désiré utiliser leur véhicule pour effectuer un parcours encore plus long afin de nous montrer « leur ville ».

9. Pour fuir les contraintes de la vie familiale à la campagne, les obligations liées à sa condition féminine (s'occuper de ses frères et sœurs) et pouvoir lire et étudier en paix, elle aspire à être interne en ville, à Yvetot.

Faut-il lire dans le recours à ces deux références à la limite de l'opposition, celle du « gros village » et de « la petite ville », appliquée à la Croix-de-Pierre, témoin de l'effectuation de son ascension sociale, une tentative de dépassement de la rupture qu'elle a opérée avec son village d'origine qui lui serait apparu, très jeune, comme incompatible avec ses aspirations...

Titulaire d'une maîtrise de psychologie, devenue infirmière, elle aurait pu habiter dans un bourg proche de son lieu de travail situé aux environs d'Évreux, comme la plupart de ses collègues. Elle aurait pu aussi être aisément embauchée à l'hôpital – où elle a effectué d'ailleurs une partie de ses études – qui se trouve à 300 mètres de chez elle. Bien que mère de famille divorcée, elle a choisi d'effectuer plusieurs fois par semaine plus de 100 kilomètres pour aller et revenir de son travail, préférant les horaires de nuit qui lui permettent de s'occuper de ses enfants et de « profiter de la ville » comme elle le dit et le fait¹⁰.

L'une des raisons évoquées pour justifier ce mode de vie, peu conventionnel, nous ramènerait à l'image de la communauté villageoise comme synonyme de proximité étouffante, d'univers clos sur lui-même. En effet, elle veut s'éloigner de ses collègues de travail, lesquels résidant dans des bourgs à la campagne « n'arrivent pas à couper, ils n'arrêtent pas de se rencontrer, ils se cognent tout le temps les uns dans les autres. » Bien que mettant ainsi à distance son milieu d'appartenance professionnelle, ressource possible d'identification sociale, elle insiste néanmoins sur son besoin d'être entourée par des gens. Alors, sa crainte de l'isolement et son besoin de la présence des autres ne seraient pas étrangers à cette valorisation de ce lieu comme « gros village ». Connaissant les origines de cette « promeneuse », cette référence pourrait signifier la prégnance du modèle de sociabilité villageoise, fortement marqué par l'enracinement dans un réseau familial et dans un territoire restreint, au détriment d'affinités sociales liées à l'appartenance professionnelle, à la dynamique de la mobilité.

Si tel était le cas, nous en aurions alors terminé avec ce village « ambigu » faisant d'une part allusion à de la proximité affective et familiale propre à une vision de la communauté villageoise et, d'autre part, faisant référence explicitement à la proximité des équipements et des services, propre à la ville. Ou encore village ambigu en tant que lieu susceptible de dépasser des oppositions stéréotypiques telles ville/bourg, émancipation individuelle, anonymat/enracinement territorial affectif et familial. Preuve en est la manière dont notre promeneuse définit la ville¹¹. Non seulement c'est un lieu où tout est à portée de la main, mais aussi un lieu où on sent la présence des autres, autres qui peuvent être inconnus :

« une ville c'est un endroit où normalement on peut trouver tout ce dont on a besoin, à portée de la main,

plus de sécurité que dans un endroit isolé ; normalement en ville on a des choses autour de soi, on a à proximité des endroits pour, des gens autour de vous. Une ville, on doit trouver tout ce dont on a besoin et la vie entre les gens, une vie associative, relationnelle, une vie culturelle, évidemment, c'est très important... ce qui est bien pour moi, dans une ville, c'est la présence des autres ».

Le village où « il y a tout le monde »

Un autre promeneur, travaillant quotidiennement à Paris où il résidait six ans auparavant, salue la Croix-de-Pierre en ces termes :

« ... alors là, c'est un petit village bigarré, qui effectivement... ce n'est pas une population triée sur le volet, il y a tout le monde... ».

Initiateur d'un parcours de plus de deux kilomètres effectué à pied pour nous montrer des lieux qui « provoquent une émotion »¹², ce jeune cadre financier ne résistera pas à l'envie de montrer ce secteur qu'il a habité lors de son arrivée à Rouen, alors qu'il n'avait pas prévu de le faire au début du parcours. Mais avant finalement de nous y emmener, il nous fait passer par une rue commerçante au bâti ancien¹³ (où on trouve pêle-mêle vieilles épicerie, un horloger, un bouquiniste, des bars « branchés », des boulangeries, un imprimeur...), suivant en cela l'autre fil conducteur de son itinéraire : ses différents lieux de résidence à Rouen et ceux de ses amis. Au cours de ce parcours, il va préciser son image du village, mot qu'il utilise une première fois en arrivant dans cette rue :

« ... c'est un petit quartier qui fait un petit peu village ici, et j'aime bien [...] c'est l'idée qu'on puisse se retrouver dans une ville de taille relativement importante et qu'on puisse retrouver des réflexes de connaissance de ses voisins, d'arriver à recréer des liens entre voisins, avec son voisinage... [...] remarquez je ne suis même pas sûr de ça, mais je pense que les gens... [...] on arrive à avoir ses petites habitudes... et je pense qu'on arrive, enfin c'est l'impression que ça donne, on arrive vraisemblablement à connaître un petit peu son entourage. »

10. Elle « profite » assidûment de la bibliothèque, des expositions, des spectacles présents à la Croix-de-Pierre, sans parler du médecin, des équipements scolaires et des commerces. Elle « profite » aussi du cinéma et des bars situés non loin de chez elle.

11. Question posée à tous les promeneurs lors de l'entretien complémentaire.

12. Il s'agit d'une émotion visuelle qui, parfois, l'incite à peindre d'après des photos prises par lui. Ce promeneur nous précise que ce parcours n'est pas celui qu'il fait faire à ses amis non rouennais auxquels il montre des endroits touristiques.

13. Il s'agit de la partie nord de la rue Beauvoisine, fréquemment citée et montrée par d'autres promeneurs qui la rapprochent de la Croix-de-Pierre en tant que quartier représentatif du « Rouen des Rouennais ».



*La proximité,
c'est les autres.*

D'une autre manière que la promeneuse précédente, ce nouveau rouennais, d'origine lyonnaise, emploie aussi l'image du village en contre-point de l'anonymat, réputé caractériser la ville. Arriver à connaître son entourage dans une ville comme Rouen, où, remarque-t-il, « faire son trou n'est pas forcément une tâche aisée », voilà ce qui lui rend particulièrement cher la Croix-de-Pierre. C'est pour nous faire mieux comprendre sa première allusion au village qu'il infléchit son parcours et nous emmène à la Croix-de-Pierre où il affirme donc :

« ... un petit village, c'est ça. Je sais pas si on peut dire ça, mais les gens se connaissent, tous les gens se connaissent ici, c'est vrai que nous¹⁴ c'est un quartier où on a immédiatement fait la connaissance de nos voisins, on a discuté et on est devenus amis... »

Notre promeneur se sert ici de l'image du village pour signifier l'ouverture à autre, l'accueil y compris de celui venu d'ailleurs, qu'il superpose à l'image du village où tout le monde se connaîtrait. Il convient de souligner que l'exemple qu'il utilise pour être sûr d'être compris, se réfère au quartier parisien de Barbès où il a habité avant de venir à Rouen :

« on parlait de l'effet petit village, c'est exactement ça ; alors là c'est un petit village bigarré, qui effectivement... ce n'est pas une population triée sur le volet, y a tout le monde, c'est populaire dirons-nous... Et je trouve, lorsqu'on habitait à Paris, on cherchait plutôt ce type de quartier ; on a pas mal déménagé à Paris et le quartier que

j'ai le plus apprécié, c'est le quartier Barbès. Donc vous voyez ça vous donne le ton... »

On est donc loin d'une acception stéréotypique du village, hostile à l'étranger, replié sur des réseaux de sociabilité claniques¹⁵.

Derrière la référence au voisinage se cache l'extrême diversité sociale, qui est maintes fois mentionnée par lui comme vertu cardinale de la ville. Comment cet « amoureux de la ville », comme il se plaît à le dire, peut-il se référer au village pour signifier son attachement à un secteur de la ville de Rouen ? Il ne s'agit pas ici d'une volonté de réconciliation entre ville et campagne : il a résolument opté pour la première, contrairement à la plupart de ses collègues rouennais qui habitent des pavillons en périphérie. Il porte un regard de spectateur impliqué sur la ville dont il apprécie les « ambiances, les décors, les gens différents » :

« c'est un décor que je trouve très varié, beaucoup plus varié qu'une campagne, parce qu'une campagne ça peut être magnifique mais c'est quelque chose que vous embrassez en un seul coup d'œil. » Car pour lui, la ville « elle commence quand il y a suffisamment de gens différents qui composent une sorte de melting pot culturel ». Et plus précisément quand il insiste sur le fait que « quand vous n'avez pas ces différences culturelles, pour

14. Ce promeneur fait souvent référence à un « nous » pour désigner son couple.

15. Cf. J. Rémy et L. Voyé, (1992), *La ville, vers une nouvelle définition ?*, Paris, L'Harmattan.

moi c'est un grand bourg, c'est-à-dire un gros village, c'est-à-dire des gens qui se retrouvent ensemble mais qui habitent tous, qui viennent tous du même univers et qui se regroupent ensemble pour former un bourg, mais c'est pas une ville pour moi».

Ainsi, assume-t-il, lors de l'entretien, l'ambiguïté de la référence au village qu'il a utilisée au cours de son parcours. D'un côté, il oppose le « gros village » à la ville et de l'autre, il prête au village les attributs d'une ville rêvée, accueillante à l'étranger, où on arrive à « connaître un petit peu son entourage ».

Notre promeneur aurait pu retourner habiter Barbès puisqu'il travaille désormais à Paris. Or il a choisi de rester à Rouen et d'effectuer quotidiennement des trajets pénibles en train. Il avoue qu'en habitant Rouen et en travaillant à Paris, à l'inverse de sa situation anté-



La mitoyenneté de l'ancien et du nouveau.

rieure, il peut paradoxalement mieux « profiter de la ville ». Cette justification serait à mettre au profit de la « proximité » entendue comme une immédiateté, par rapport à un différé lié à la grande ville :

« Tout est beaucoup plus ramassé, vous pouvez très facilement retrouver vos amis, décider d'aller boire un verre à une terrasse... À Rouen, il n'y a pas cette contrainte de temps de transport, tout est à dix minutes, ça vous rend disponible vis-à-vis des autres... L'inconvénient c'est qu'on a vite fait le tour. »

Le fait qu'il soit désormais propriétaire d'un appartement dans un hôtel particulier du XVIIIe, à deux pas de la place du Vieux Marché, c'est-à-dire au cœur

du centre ancien de Rouen, permet sans doute de mieux saisir le sens de son argumentaire qui se termine par l'apologie de ce mode de sociabilité centré sur la disponibilité envers les amis, juste compensation à un mode de vie par ailleurs très contraint par les horaires de travail et de transport.

Le village, « on voit des gens qui viennent de partout... »

C'est ce que déclare une autre promeneuse¹⁶, fille d'agriculteur qui a ouvert une boutique de produits fins à la Croix-de-Pierre, par le truchement des propos glanés auprès de ses « petites clientes » :

« et tout le monde le dit que c'est un petit quartier qui fait village qui est convivial qui est... c'est vrai que dans l'ensemble, moi je le dis toujours et je le dis de bon cœur que... c'est familial même, si on peut dire, hein ? On voit des gens de... qui viennent de partout de toute façon. »

Ces « gens qui viennent de partout », certes une façon de parler de la diversité sociale, mais aussi une manière de mettre l'accent sur la mobilité résidentielle qui caractériserait une partie des nouveaux habitants de la Croix-de-Pierre. À l'instar de nos deux précédents promeneurs, cette femme âgée de la cinquantaine s'est aussi éloignée de son lieu d'origine : ayant quitté son village d'origine elle s'est successivement installée à Evreux, puis à Rouen rive gauche, pour s'établir enfin à son compte, rive droite, à la Croix-de-Pierre. En cela, et eu égard à la connotation valorisante de la rive droite, la Croix-de-Pierre, quand bien même mal famée, est l'aboutissement d'une trajectoire sociale ascensionnelle.

Si la Croix-de-Pierre est vue comme un village, ce n'est pas pour autant qu'il serait replié sur lui-même. Tout se passerait comme si cette qualification, cette spécificité était redevable autant aux habitants qu'aux clients n'y résidant pas et venant, parfois de loin, profiter de la multiplicité de ses commerces spécialisés ouverts à des horaires inhabituels (tard le soir et pour une part d'entre eux le dimanche toute la journée).

D'autres promeneurs nous ont cité ou montré la Croix-de-Pierre, mais ils en parlent comme d'un « quartier » et ce dernier est alors prétexte à dire un même attachement au petit commerce, à valoriser l'imbrication réussie du bâti ancien avec de petites opérations de rénovation, à réaffirmer une identification sociale non « bourgeoise », non « guindée », à tenter de définir une identité authentiquement rouennaise, le « Rouen des Rouennais ».

16. Son itinéraire sera effectué en automobile, et décrira un parcours d'environ 6 kilomètres embrassant sa trajectoire dans la ville : de la rive gauche à la rive droite de Rouen.

Mais que ce soit « quartier » ou « village », dire son attachement à la Croix-de-Pierre, c'est d'après la définition que chacun donne de la ville, réaffirmer ses qualités : lieu d'échanges, de rencontres et de foisonnement. Mode de déclinaison de la ville où la proximité offre une chance de connaître « un petit peu » un entourage social diversifié. L'articulation déglagée entre les discours, les pratiques et les références des promeneurs laisse à penser que la ville ainsi représentée rejoint une acception ancienne, pour partie idéalisée : milieu et cadre d'effectuation des destinées individuelles, de mise à distance d'une norme communautaire.

Si le fait qu'un quartier soit évoqué en termes de village dans une ville n'est pas en soi une découverte, il nous paraissait intéressant de noter l'ambiguïté de cette référence.

Le village, label de qualité

Au regard des exemples cités, tout se passerait comme si l'image du village était nécessaire pour qualifier un lieu apprécié. Apprécié parce qu'il permettrait de vivre au quotidien dans une proximité à la fois physique, sociale et temporelle. Parce qu'il permettrait de bénéficier de la proximité d'équipements et de services présentant un large éventail de ressources faciles d'accès.

Proximité affective et proximité des autres, « la présence des gens », « y a tout le monde », « gens qui viennent de partout », « ils ont vu grandir mes enfants », cette « proximité » serait faite de coprésence, d'ouverture, de disponibilité, de diversité. Nous pourrions dire même de mitoyenneté. Proximité « discrète » d'éléments patrimoniaux (bas reliefs, détails architecturaux...) qui cohabitent avec des opérations de rénovation ponctuelles et des « bicoques retapées ». Ce sont des éléments – non muséifiés, à disposition et à destination des habitants et non des touristes – qui sont mis en avant pour nourrir ce label. Bien que le mot « authentique » n'ait jamais été prononcé par l'ensemble des promeneurs, l'expression « ça sent le rouennais... » laisserait à penser que ce label de qualité convoque aussi cette notion¹⁷. C'est ici, entre autres, par le biais des associations, des comités de quartiers, par la presse régionale et municipale, qu'est affirmé, confirmé, voire matérialisé ce village, qu'il est promu comme un « produit »¹⁸.

Le village ambigu ou la micro-ville

L'utilisation du mot village associé à la notion de proximité pour qualifier un lieu apprécié pourrait être un subterfuge visant à gommer son appartenance urbaine, comme s'il n'était pas valorisant de se réclamer

aujourd'hui de la ville affublée des connotations négatives habituelles. En effet, l'image du village ici suggérée semble singulièrement idéalisée et déformée. Nous avons vu que derrière l'allégorie villageoise, supposée représenter la forme socio-spatiale concrète d'une proximité à laquelle des citoyens aspireraient, se profile également l'apologie d'un mode de vivre ensemble fondé sur la diversité sociale, caractéristique traditionnellement prêtée à la ville. On pourrait dire que cette



Nouveau bâti, ancien bâti et patrimoine « discret ».

référence villageoise où « il y a tout le monde », « où on a tout ce qu'il faut » aurait davantage les attributs d'une micro-ville que du village. Micro-ville en ce qu'elle serait dotée d'équipements que certes ne possède pas un village mais qui, à sa différence, serait peuplée d'une population venant d'horizons différents que l'on pourrait retrouver à une échelle restreinte (comme dans un village). Alors, le recours à la forme socio-spatiale du village pourrait être compris comme une condamnation de la ville étendue, ségrégative.

La figure idéale du village en ville pourrait être l'expression d'une résistance sur le mode discursif à la menace d'uniformisation incarnée par l'urbain voire par le néo-rural. Si la référence implicite à la proximité se construit dans la mise à distance de la grande ville, de la ville bourgeoise, « guindée » : « ici, on ne fait

17. Cf. la revue *Terrain*, n° 33, 1999, intitulée « Authentique ? ».

18. Cf. *Rouen Magazine*. Un article récent de Paris-Normandie (11 mai 2001), illustré de photos anciennes et contemporaines et rapportant des extraits d'interviews, est intitulé « Des villages dans la ville ».

pas de manières...», cette mise à distance concerne aussi un mode de vie néo-rural. Le village en ville ne serait pas le pendant de la «ville au village»¹⁹. Car, ce qui est mis en avant dans les assertions de nos tenants du village en ville, c'est le fait de profiter de la ville, d'être en ville, d'y être entouré par des gens différents. Néanmoins, l'utilisation du label village par les associations ne recouperait pas l'argumentaire précédent. Derrière la même valorisation d'une diversité sociale dans la ville²⁰ par le truchement du village, pourrait se profiler l'invitation à adhérer à une même norme, celle qui reprendrait à son compte une image folklorique du village. Derrière les animations culturelles et les activités conviviales se réclamant d'un entre soi villa-geois, apparaîtrait la prévalence de valeurs morales et d'une conception de la vie sociale exclusive de cette diversité pourtant revendiquée. Témoin cette fête du village de la Rougemare, secteur immédiatement voisin de la Croix-de-Pierre, qui a dernièrement réuni une population bourgeoise pour écouter sagement des chants de marins bretons.

Une étude avait déjà souligné, à propos du «discours sur le quartier», comment celui-ci pouvait être analysé en tant que mythe, «espace de projection et réservoir de sens» pour des couches moyennes, mythe du quartier qui «raconte la conception que le groupe se fait de la société et des rapports sociaux»²¹.

La proximité, spatialement réalisée quelquefois sur le mode incantatoire contenu dans le label village, renvoie sans doute à une morale religieuse dominante : l'amour du prochain. Le prochain n'étant pas un autre soi, mais un autre soi-même, non pas un autre parmi d'autres comme le suggérait Norbert Elias. D'où peut-être l'indispensable mixité prônée par le politique. On voit que la proximité, convoquée dans cette allégorie du village, entre autres pour qualifier la nature des rapports sociaux dans une collectivité, revêt des aspects ambigus puisqu'elle penche plutôt vers une collecti-

tivité d'individus mis côte à côte, puisqu'elle valorise le destin individuel et le sujet.

Si nous avons fait état des ambiguïtés de l'allégorie du village en ville en ce qu'il se référait implicitement à des qualités prêtées à la ville et en l'occurrence une micro-ville, une autre ambiguïté semble apparaître dans le recours à cette image qui serait garante de la proximité sociale. Proximité qui risquerait d'être contradictoire avec la diversité sociale par ailleurs valorisée. Dès lors, pourrait s'insinuer derrière l'image du village, promue par les couches moyennes au travers de la vie associative, une tendance à l'imposition de valeurs particulières qui puisent leur légitimité dans l'interprétation et l'appropriation de références culturelles érigées en patrimoine. On connaît la place occupée par ces associations dans les modes de gestion urbaine telle l'instauration de conseils de quartier qui visent à favoriser la proximité entre élus et habitants.

Si l'image du village comme forme d'expression de la proximité entre citadins, comme représentation pertinente du réel tendait à s'imposer, qu'en serait-il alors de la ville et de sa gestion? L'espace public n'est-il pas plus que la simple addition des mitoyennetés villa-geoises? Que vaudrait la notion d'intérêt public dans une ville constituée de territoires juxtaposés, villages contigus peuplés d'habitants mitoyens?

Gérard Baudin, Sabine Dupuy

19. Allusion au titre d'un article de F. Ascher in *Libération*, 19 février 2001.

20. Une responsable associative du secteur de la Rougemare déclarait récemment dans l'article de *Paris-Normandie* cité plus haut : « Nous avons le sentiment d'avoir créé un village en plein cœur de Rouen, à dimension humaine, où personnes âgées, familles et étudiants cohabitent tranquillement. ».

21. C. Bidou, (1982), « Modes de vie et nouvelles couches moyennes : modèle culturel et recherche d'identité », in *Colloque de Dourdan*, Plan Construction, juin 1982.

Gérard Baudin et Sabine Dupuy, sociologues, sont enseignants à l'école d'architecture de Normandie. Ils ont réalisé en 1999 pour la Ville de Rouen une étude sur les pratiques et représentations des habitants dont ils commentent ici quelques résultats.

Gérard Baudin est chercheur au département Théorie des mutations urbaines (CNRS, UMR 7543) et travaille sur les rapports entre identités et territoires et plus généralement sur l'épistémologie de l'urbanisme.

Sabine Dupuy est responsable depuis 1983 du bureau d'études MEDINA, au sein duquel elle a mené des recherches portant sur les processus de réhabilitation des logements sociaux et les enjeux de la participation habitante